Jean CAUNE, *Pour des humanités contemporaines. Science, technique, culture : quelles médiations ?*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2013, 318 pages

Anne Masseran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9138>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9138

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 397-399

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anne Masseran, « Jean CAUNE, *Pour des humanités contemporaines. Science, technique, culture : quelles médiations ?* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9138> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9138>

Au total, l'ouvrage se révèle d'une grande utilité pour les étudiants, les enseignants, les chercheurs quels qu'ils soient, historiens, sociologues et/ou économistes qui pourront approfondir certaines pistes de réflexion tissées à la fin du livre. Comment se présente la nouvelle facette du capitalisme ? Quel est donc ce nouvel esprit du capitalisme incarné dans l'innovation ouverte ? Les pouvoirs économiques scientifiques ont créé de nouvelles interfaces pour les essais de cerveaux bénévoles en réseau et ont réussi à « s'enrichir grâce à ceux qui travaillent gratuitement » (*Time*, 26/02/07, cité p. 107).

Sara Ben Larbi

CREM, université de Lorraine, F-57000
benlarbisara@rocketmail.com

Jean CAUNE, *Pour des humanités contemporaines. Science, technique, culture : quelles médiations ?*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2013, 318 p.

L'enjeu de ce livre est de se confronter à un constat sans concessions : « L'activité de la science, ses liens avec le politique, son insertion dans le monde qui la porte, ses responsabilités vis-à-vis de la société ne peuvent rester en l'état » (p. 14). Jean Caune acte d'émblée la « crise de la science ». Dès lors, comment la science pourrait-elle contribuer à l'émergence d'une culture centrée sur l'humain... Ainsi s'agit-il de repenser, de réinventer les médiations entre science, techniques et culture. Pour ce faire, l'auteur endosse tour à tour les habits de l'historien, du philosophe, du scientifique et, évidemment, du médiateur. Cette perspective pluraliste, née du parcours de Jean Caune, lui permet de réfléchir aux médiations de manière à la fois globale et particulière.

Le livre est subdivisé en 10 chapitres, eux-mêmes ordonnés en trois grandes parties. La première partie historique (pp. 25-31) examine les promesses de la science en partant de la philosophie des Lumières. Ainsi l'ouvrage plonge-t-il dans le projet encyclopédique de Diderot et d'Alembert, certes humaniste, mais aussi messianique puisque les savoirs commencent alors à être perçus comme des progrès forcément bénéfiques. Les promesses de la science s'alourdissent au XIX^e siècle : par la vertu d'une équation positiviste rarement questionnée, le progrès scientifique est censé commander le progrès social. À ce moment, la vulgarisation se fait jour, ainsi que l'idée – plébiscitée par Jean Caune – de la mise en spectacle des sciences. Enfin, le XX^e siècle est le théâtre de l'institutionnalisation

à la fois des disciplines et de la culture scientifique et technique (CST). Le médiateur Jean Caune plaide alors pour l'émergence d'une CST pluridisciplinaire et humaniste, car centrée sur l'humain. S'éloignant des deux « crises » celles de la science et de la culture – appauvrie par le marketing – cet ensemble de chapitres délivre une image positive et actuelle de la visée de la culture scientifique qui pourrait « participer à un (ré)enchancement du monde » via la proposition d'un « savoir relationnel » (p. 42). Ainsi la CST renouvellerait-elle avec une réflexion critique sur l'objet technique, le sujet qui s'approprierait la science et la compréhension des mondes.

Les chapitres suivants (chapitre IV, pp. 105-122, à VI, pp. 149-176) considèrent précisément ce « qui reste » : les affaires humaines qui ne sont pas quantifiables. Entre la substantialisation de la science et un relativisme qui relègue les sciences au rang de constructions sociales parmi d'autres, l'auteur se fraie un chemin et rejoint l'analyse de Michel Foucault : la science serait un dispositif mis en place d'abord pour remplir « une fonction stratégique dominante », mais qui survivrait ensuite au-delà de cet objectif stratégique historicisé (p. 109). S'engage alors une réflexion portant sur les conditions de production – culturelles, scientifiques, politiques, sociétales, épistémiques... – qui président à la mise en place du dispositif scientifique, pour mieux mettre en lumière les enjeux de la CST, notamment celui de la transmission des connaissances, commun à la science et à la culture. Or, si l'on veut rendre justice à la notion de culture, la CST exige de repenser les rapports entre sciences de la nature et sciences humaines : distinguer les méthodes et objets ne doit pas conduire à les séparer irrémédiablement, et surtout, il n'y a de hiérarchie entre les deux. Jean Caune met en évidence ce dernier point en revenant sur l'épisode de la guerre des sciences qui a opposé, dans les années 90, les « sciences dures » – qui tendraient vers la vérité, réalistes et efficaces – aux « sciences molles » – accusées d'être constructivistes et relativistes –, les premières revendiquant un statut de supériorité face aux secondes.

En fait, la culture des sciences ne peut pas se contenter d'être un processus diffusionniste véhiculant « la science » et instrumentalisant au passage les sciences humaines. S'inspirant des réflexions de Paul Ricœur, Jean Caune considère la CST comme « une mise en contexte et une interprétation des énoncés et dispositifs d'énonciation des sciences » (p. 144).

Les derniers chapitres proposent une réflexion plurielle révélant l'intrication du social, du politique, des sciences et des techniques. Fort de l'examen épistémologique approfondi conduit au cours des chapitres précédents, l'auteur pose la question de la diversité des rationalités. Ainsi la prise en compte du travail effectué par le langage dans le rapport des mots et des choses, de l'énoncé scientifique et du phénomène physique qu'il désigne, représente-t-elle la porte qu'il choisit d'ouvrir sur la vaste problématique de la médiation des sciences et des techniques. La médiation de la culture sert de point de départ pour conduire l'enquête autour des relations entre science et technique, d'une part, et entre technique et politique, d'autre part. L'auteur détricote le « roman familial » qui, narrativement, relie de manière simpliste science et technique : tour à tour perçue comme la fille de la science ou comme sa sœur jumelle – et rivale –, la technique est la parente pauvre de ce récit. En outre, ce roman familial esquisse un lien de causalité linéaire entre science et technique, favorisant ainsi une vision purement utilitaire – et instrumentale – de leur relation : la technique, étant considérée comme l'application de la science, serait porteuse de « dérives », alors que la science resterait obligatoirement « pure ». Renvoyant dos à dos technophobie et technophilie, Jean Caune montre que la réification de la technique conduit aux réductions déterministes. Selon lui, la technique se développe nécessairement dans un environnement culturel ; ce dernier agit sur elle tout autant – au moins – qu'elle agit sur la culture.

Nier ce fait fondamental entraîne des conséquences concrètes et dangereuses. Ainsi, lorsque les conditions sociales et culturelles de la réalisation des « convergences technologiques » ne sont pas interrogées, les projets scientifiques prennent-ils une forme/force prophétique et s'autoréalisent-ils dans un monde vide de significations préexistantes et/ou alternatives. C'est le cas, notamment, des projets de convergence NBIC (nanotechnologies, biologie, information, sciences de la cognition) qui ont fleuri dans les années 2000 : censés déboucher sur une ère post-humaine, voire sur un « homme augmenté », elles méprisent le monde où elles voudraient s'imposer. Selon l'auteur, la culture scientifique et technique permettrait de prévenir les dangers de ces projets démiurgiques. Mais pour ce faire, elle doit restituer la complexité des liens entre science et technique et entre les différentes disciplines et savoirs. Elle contribuerait alors, peut-être, à penser des humanités contemporaines, bien loin des illusives post-humanités. Pour illustrer son propos, Jean Caune

revient sur le débat public chaotique organisé autour des nanotechnologies en 2009. Son diagnostic est sans appel, loin d'être une possibilité de « repolitiser les sciences et techniques » ce débat n'aura été, finalement, « qu'une concession bureaucratique et administrative, sans effets, ni conséquences. ». Un échec... à l'instar d'autres débats publics actuels. Selon ce témoin privilégié du débat « nanos », ces questions exigent de « prendre en compte les engagements des citoyens qui s'interrogent sur notre « société du risque » et « supposent de dépasser un scientisme qui évacue la question culturelle du politique » (p. 283).

Cependant, si le constat d'échec est implacable, l'auteur plaide ardemment pour la participation des citoyens dans les processus de « démocratie technique »... alors même que les échecs démontrent que les citoyens ne souhaitent pas toujours participer – et leurs raisons sont plurielles –, surtout si les dispositifs sont formalisés, « expertisés » et officiels. Les différentes formes de non-participation – de l'indifférence à l'opposition en passant par l'abstention et la résistance silencieuse – ne sont pas réellement prises en compte, dans cet ouvrage comme dans bien d'autres en France.

Pour en revenir à l'ouvrage chroniqué, l'érudition et les connaissances théoriques et pratiques des différents « mondes » (scientifiques et culturels) permettent à l'auteur de naviguer avec agilité de l'un à l'autre, de jeter des ponts, de penser les synthèses, d'esquisser des typologies. C'est là le très précieux apport de cette réflexion : Jean Caune tire les leçons des innombrables épisodes historiques et contemporains qui rendent l'ouvrage particulièrement vivant. De même, son impressionnante connaissance des auteurs ayant pensé la science, la technique et la culture éclaire et étaye une réflexion volontiers critique. Ce foisonnement, qui ne s'encombre pas de faux académisme, rend l'ouvrage riche, pluriel et rythmé, même s'il est quelque peu difficile pour le lecteur de trouver son chemin dans cette forêt de théories, de récits historiques et de références. Un petit bémol cependant : le livre est parsemé de coquilles, dont certaines peuvent se révéler gênantes.

Enfin, et c'est là une donnée générale qui dépasse l'ouvrage en lui-même, quelque chose semble résister à la réflexion sur les cultures des sciences et des techniques. Tout se passe comme si les ponts jetés entre science et culture restaient... des ponts : fragiles, ils relient autant qu'ils mettent en évidence un fossé. Pour filer la métaphore, lorsque le public de la culture des sciences s'engage sur ce pont, il perçoit surtout la distance qui le sépare de la science, qui

elle, reste hors de portée. D'ailleurs, il semblerait que la science doive toujours *rencontrer* la culture, la société, le politique. Mais elle reste à part, dominant les « autres » registres de savoir... En ce sens, insérés en intermède entre chaque chapitre, les malicieux dialogues entre monsieur Tyn – ardent défenseur de la science – et monsieur Tyan – citoyen dont les questions « simples » dérangent les certitudes – représentent bien plus qu'une respiration « littéraire ». Ils rappellent inmanquablement certains dialogues du XVIII^e siècle, notamment ceux de Denis Diderot, dont le *Rêve de D'Alembert* est explicitement cité en début d'ouvrage. Or, justement, Denis Diderot n'actait pas de frontières imperméables entre connaissances scientifiques, savoirs littéraires et théâtraux. La culture se déployait sur une mappemonde des savoirs résolument centrée sur l'homme : c'était juste avant que la dissociation des domaines scientifiques et culturels ne soit parachevée par la professionnalisation, l'enseignement et, surtout, l'institutionnalisation. En lisant ces échanges entre le scientifique et le citoyen, on se rend compte combien science, technique et culture sont aujourd'hui comprises comme des mondes irrémédiablement séparés, coexistant dans une indifférence réciproque. Tout se passe comme si le projet, en partie initié par *L'Encyclopédie* et par l'œuvre de Denis Diderot était, à l'heure du primat des technosciences – terme que Jean Caune examine d'ailleurs à la loupe, concluant sur sa pertinence sous conditions –, définitivement inaccessible, voire inimaginable...

Anne Masseran

CREM, université de Lorraine, F-67000
masseran@unistra.fr

Isabelle CHARPENTIER, *Le Rouge aux joues. Virginité, interdits sexuels et rapports de genre au Maghreb*.

Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. Long-courriers, 2013, 333 p.

Poliste et sociologue, Isabelle Charpentier propose une réflexion originale sur les récits, pour la plupart autofictionnels, d'écrivaines maghrébines d'expression française. Oscillant entre autobiographie et autofiction, ces écrits ont pour point commun de mettre en texte le thème de la virginité, au-delà de la sacralité dont elle fait objet, tant l'idée de l'honneur lui est consubstantiel dans les sociétés maghrébines. À la croisée de la sociologie, de l'anthropologie, de la littérature et des études de genre, sa réflexion interroge essentiellement les « stratégies de prise de parole de ces écrivaines » (p. 12) qui semble se réaliser dans des contextes d'énonciation spécifiques, marqués par de nombreuses contraintes (politiques, religieuses, socio-culturelles...).

L'étude est présentée en cinq chapitres. Après une longue introduction (pp. 12- 60), mais nécessaire, dans laquelle la chercheuse met en place l'appareil conceptuel et la méthodologie choisie pour croiser textes et contexte social, le premier chapitre – « Virginité versus virilité : une éthique sexuelle et des exigences sociales à genre variable » (pp. 61- 69) – met l'accent sur l'asymétrie sociale et religieuse entre virginité féminine et pucelage masculin dans la société maghrébine ; asymétrie et inégalité que certaines œuvres, comme celles de Leïla Merouane (*La Fille de la Casbah*, Paris, Julliard, 1996 ; *La Jeune Fille et la mère*, Paris, Éd. Le Seuil, 2005 ; *La Vie sexuelle d'un islamiste*, Paris, A. Michel, 2007), Rachid Boudjedra (*La Répudiation*, Paris, Denoël, 1972 ; *La Macération*, Paris, Denoël, 1984) ou encore Sanaa El Aji (« Relations sexuelles légales... À la seule lecture de la Fatiha », *Assabah*, trad. de l'arabe par *Panoramamaroc*, 05/04/12) mettent en texte. Le cinéma est également interrogé dans cette optique. C'est le cas du court-métrage de Rachid Krim intitulé *El Fatha* (1990).

Le deuxième chapitre du livre, « "La meilleure pièce du trousseau" – Virginité et honneur au cœur des transactions matrimoniales » (pp. 69-135), est consacré à l'étude de récits d'écrivaines franco-maghrébines qui se sont inspirées de leur propre période de « socialisation adolescente », mais ont « opté pour des stratégies discursives diverses » (p. 78) pour dénoncer le poids de la patriarchie. Isabelle Charpentier y revient sur la production de la jeune journaliste marocaine Sanaa El Aji qui met en cause les schèmes à l'origine du creuset qui sépare les statuts sociaux de l'homme et de la femme. Dans la société maghrébine, dès sa naissance, la femme y est perçue comme une tare, voire une malédiction, qu'il faut à tout prix maîtriser si l'on ne veut pas que le point nodal de cette société, l'honneur, ne soit entaché. C'est ce qu'on retrouve également dans *L'Amande* (Paris, Plon, 2004) de Nedjma, dans les récits de Nina Bouraoui ou encore ceux d'Assia Djebar. Les romans d'écrivains sont aussi interrogés. C'est le cas de *L'Enfant de sable* (Paris, Éd. Le Seuil, 1985) de Tahar Ben Jelloun, à la lecture duquel on arrive aisément à se représenter les contraintes socioreligieuses sous lesquelles vivent les femmes au Maroc. Le processus de socialisation des filles au Maghreb, qui se fait généralement dans une absence quasi totale de dialogue entre mère et fille sur la sexualité et avec une tendance à sacraliser l'hymen, ultime « capital féminin » (p. 101), est en grande partie derrière ce fossé qui sépare les statuts sociaux et sexuels de l'homme et de la femme au Maghreb. C'est dans ces conditions que les écrivaines citées prendront la parole pour en dénoncer l'ampleur.